



HELENE BAMBERGER

■ Marguerite Duras et Benoît Jacquot à Paris.

Jacquot filme Duras



Benoît Jacquot est depuis longtemps très lié à Marguerite Duras. Il ne l'avait pas revue depuis son hospitalisation, il y a deux ans. L'automne dernier, il lui rend visite à Trouville. L'accueil est chaleureux. Dès le moment où il franchit la porte, elle lui raconte une histoire qui semble l'occuper. Pas encore une histoire, ni un récit, mais plutôt quelque chose en état d'incubation, comme l'amorce de la chose écrite. Cela vient d'une promenade en voiture autour de Trouville. Derrière une église, Marguerite Duras découvre la tombe d'un jeune aviateur anglais qui est là depuis le Débarquement. Dans la fabrique Duras, ça s'appelle le fait. Elle raconte cela par bribes, c'est un avant-roman, un avant-récit, comme un cadeau. « *Cette histoire je te la donne* » lui dit-elle. Benoît Jacquot est fasciné et ne sait trop qu'en faire. Plus tard, il lui propose de filmer non pas l'histoire, mais l'état qui était le sien dans ce moment épiphanique préalable à l'écriture. Entre la découverte de quelque chose en devenir d'écriture et ce qu'elle écrit, c'est pour elle un moment de pleurs, brutal, sauvage.

Benoît Jacquot cherche alors les gens les plus aptes à répondre à ce désir, à ce projet. Sylvie Blum et Claude Guisard pour l'INA, Caroline Champetier à l'image, Michel Vionnet au son. Chez elle à Paris, Marguerite Duras s'est remise dans l'état de cette histoire. Puis, ils sont retournés sur les lieux où s'est opérée une confrontation entre cette évocation, au sens magique du mot, et le réel, c'est-à-dire la tombe, les gens... Cela donne un film en forme de montage poétique, *La Mort du jeune aviateur anglais*, avec des récurrences, des retours, des essais, entre documentaire et fiction. Chez Marguerite Duras, cela a déclenché une telle profusion de commentaire qu'elle a demandé à continuer, poursuivant sur le fait d'écrire. Elle évoque les dix ans qu'elle a passés, seule dans sa maison de Neauphle-le-Château, à écrire et seulement à écrire. Deux livres en sont nés, *Le Vice-consul* et *Le Ravissement de Lol V. Stein*. Elle voulait parler de la relation entre l'écriture, la solitude et la maison. Cela a donné un deuxième film de facture plus classique où on voit Marguerite Duras parler et qui s'appelle *Ecrire*. Tout cela était très adressé à Benoît Jacquot. Yann Andrea était là. Jacquot relance. Duras prend Yann Andrea à témoin.

Le texte dialogué qui suit est extrait du second film. Le texte des films sera retravaillé par Marguerite Duras pour donner naissance à un livre qui s'appellera aussi *Ecrire*. Il sortira fin juin chez Gallimard. Les deux films seront diffusés par France 2 ou Arte en juillet, et projetés dans une salle un jour ou l'autre. ■

Ecrire

Marguerite Duras : De quoi tu voudrais que je parle ?

Benoît Jacquot : De rien.

M.D. : De rien. Je vais parler de rien. L'agrément de ce village c'est la population ouvrière qui s'est complètement mélangée avec les intellos. Tout le monde se tutoie. Je crois que c'est parce qu'il n'y a pas beaucoup de guindés, comme je les appelle, de Parisiens. Toutes les maisons sont habités ; même l'hiver, plus ou moins, mais elles sont habitées. Elles ne sont pas données à l'été comme d'habitude. Elles sont toute l'année, là, vivables, adorables.

B.J. : On va aller se promener dans la maison. Tu vas nous montrer ce qui compte.

M.D. : Ce qui compte, c'est les fenêtres sur le parc.

B.J. : On va y aller.

M.D. : Mais je ne regrette pas la route.

B.J. : La route devant, ça j'imagine que tu ne la regrettes pas. Il aurait fallu l'inventer si elle n'était pas là.

M.D. : J'aime beaucoup la route.

...

2 - 4

M.D. : J'ai beaucoup dormi là. J'ai cru longtemps que la chambre était conventionnelle. C'est quand j'y ai travaillé qu'elle m'est devenue indispensable, comme les autres. La glace était aux propriétaires qui m'ont précédée. Ils l'ont laissée. Le piano, je l'ai acheté tout de suite après la maison. Il y avait un chemin aux XVII^e et XVIII^e siècles. Un chemin pour les bestiaux, pour venir boire, là, dans l'étang. Puis l'étang a été muré.

...

2 - 5

M.D. : C'est vraiment quand on tourne que la maison apparaît comme une autre maison dans son altérité, on pourrait dire, oui.

...

2 - 6

M.D. : C'est quand on la filme que la maison apparaît comme une autre, à d'autres gens. Comme si une chose aussi monstrueuse que la dépossession de cette maison pouvait avoir lieu.

...

2 - 7

M.D. : C'est une... comment ça s'appelle ? L'endroit où on met les fruits pour les garder à l'intérieur. En haut de l'escalier il y a une pièce comme ça. Une... ça a un nom d'aliment. Ça a trait à l'alimentation. Une dépense ! Ça s'appelle des dépenses. Il y en avait deux. Il y a celle-ci en haut de l'escalier, il y a celle qui était sous cet escalier-là qu'on a démolie. C'était donc indéniablement une ferme. Toutes ces portes partout, les sentiers. Des poubelles aussi on a trouvées et également des poubelles de l'Occupation allemande. Voilà. Tu peux repar-

tir vers l'autre. Il faudrait que tu voies le vide là-bas au bout. Tu peux pas voir les plantes. Les plantes on les verra tout à l'heure, c'est facile. C'est dans les portes de la crédence qu'il faudra démarrer.

...

2 - 8

M.D. : Les premières plantes qu'il y a eu ici, ce sont celles-là. Et elles ont été là tout de suite. C'est le géranium Rosa. Le pays qui en a le plus c'est le Sud de l'Espagne.

...

2 - 10

M.D. : On ne jette jamais les fleurs dans la maison. C'est une tradition. Jamais. Même mortes, on les laisse. Il y a des pétales de roses qui ont quarante ans, dans un bocal.

...

2 - 11

M.D. : On garde toujours les fleurs mortes, ici. C'est une sorte de tradition dans la maison. Elles gardent leur couleur tout le temps.

...

2 - 12

M.D. : Le problème, toute l'année, c'est le crépuscule. Il y a le premier crépuscule, il ne faut pas allumer à l'intérieur. Et puis il y a le vrai, le crépuscule de l'hiver. Et quelquefois, on ferme les volets pour ne pas le voir. On range les chaises pour l'été. C'est chaque fois triste, pas tragique. Triste. Les arbres là. Chaque fois qu'il y a un orage, il y en a beaucoup par ici, je pense à ces arbres.

...

B.J. : Qu'est-ce qui se passe pour l'écrivain quand arrive l'heure du crépuscule, le soir ?

M.D. : L'heure du crépuscule le soir, c'est l'heure à laquelle tout le monde cesse de travailler tout autour de l'écrivain. Dans les villes, dans les villages, partout. Dans le monde avec la fin de la lumière, c'est la fin du travail. Et cette heure-là je l'ai toujours ressentie comme n'étant pas, quant à moi, l'heure de la fin du travail mais l'heure du commencement du travail. Il y a là, dans la nature, si tu veux, une sorte de renversement des valeurs quant à l'écrivain. Parce qu'en même temps que c'est là où commence la nuit, c'est là où il travaille et où l'autre travail cesse. Celui qui quelquefois lui fait honte, celui qui provoque la plupart du temps une adhésion aux partis de gauche et au Parti communiste. On se sent séparé de ça. Et contre ça, contre ce sentiment auquel il faut s'adapter, s'habituer, rien n'y fera. Ce qui dominera toujours, ça me fait pleurer, je m'excuse, c'est l'enfer du monde du travail. C'est l'enfer des usines, des exactions, de l'injustice du patronat, de son horreur, de l'horreur des régimes capitalistes. J'insiste pas, je pars. Mais je te dis ce qui est éprouvé même si on ne le sent pas. Mais

tous les jours, avec la fin du travail il vous vient le souvenir de l'injustice la plus grande. Ça veut dire, le quotidien de la vie. C'est pas le matin, c'est le soir que ça vient à l'intérieur des choses, des maisons, de l'âme. Et si on n'est pas comme ça, on est des salauds. On n'est rien. Je voulais te le dire mais c'est très difficile à exprimer, je m'excuse.

B.J. : Et la nuit tombée, pour l'écrivain...

M.D. : C'est une délivrance après, quand la nuit s'installe.

B.J. : C'est quand la vie profane que tu viens...

M.D. : Non, c'est quand le travail cesse dehors. Et ce luxe que nous avons, nous, d'écrire dans la nuit. Nous pouvons écrire à n'importe quelle heure. Nous ne sommes pas sanctionnés par des ordres, des horaires... Voilà, tu comprends. Je les vois passer en plein

travail souvent, ils rentrent, les ouvriers. Et encore c'est pas un endroit où le travail est énorme. Il y a même des crises du travail. Tu dois être frappé du fait que quand même ces questions-là comptent pour moi beaucoup, beaucoup.

B.J. : Oui, oui. Mais elles ont toujours compté vraiment. Je t'ai toujours entendue...

M.D. : Tu crois que même quand j'écrivais les choses apparemment très lointaines, très différenciées comme *Lol V. Stein* et tout ça...

B.J. : T'as toujours fait savoir qu'en fait, c'était très proche et que ça restait très proche.

M.D. : C'est vrai que *Le Vice-consul* lutte aussi contre ça.

B.J. : Voilà, tu as toujours voulu ramener ça...

M.D. : L'injustice majeure du temps, de tous les temps. De tous les temps, vraiment. Et si on ne pleure pas là-dessus on ne pleure sur rien. Et si c'est inutile de pleurer il faut quand même pleurer. Parce que le désespoir c'est tangible, ça reste. Le souvenir du désespoir reste.

B.J. : Mais alors qu'est-ce que c'est écrire ? Est-ce que tu peux le dire enfin ?

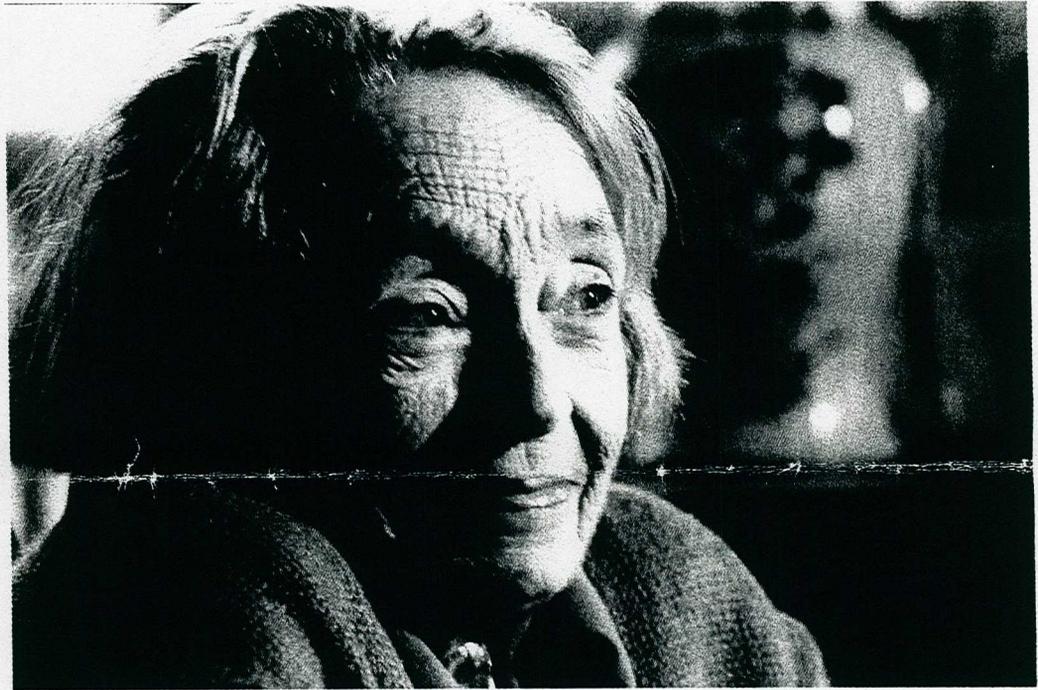
M.D. : Non. Il ne faut rien dire. Ecoute, les gens qui disent qu'ils savent ce que c'est, c'est pas vrai. Ou bien ce qu'ils écrivent c'est rien. C'est l'inconnu qu'on porte en soi, c'est ça qui est atteint. C'est ça, on peut dire, cette maladie de l'écrit. Oui, c'est gros ce que je dis c'est un peu simpliste mais...

B.J. : Non... Non.

M.D. : On peut s'y retrouver.

B.J. : Mais c'est l'inconnu comme quelqu'un est un inconnu ou c'est l'inconnu en général.

M.D. : Les jeunes cons de droite qui parlent des usines et qui parlent de la mentalité ouvrière dans un très bon français, c'est une horreur pour moi, c'est une chose complètement indépassable. Ils sont arrêtés pour moi, dans cette ligne-là du jugement avec la leçon des écoles, des écoles d'économie, des écoles que j'ai faites d'ailleurs. L'école des sciences politiques, doctorat en droit et tout ça. Non, mais certainement mon origine a compté là-dessus quand j'ai vécu avec la pauvreté. Ah



HELENE BAMBERGER

c'est charmant ça, ces petits coqs. Tu vois ce qu'est le crépuscule, ils se croient obligés de... Ils regardent rien, ils ne savent pas où ils sont. Place de la Concorde, ils crieraient aussi. S'il y avait un petit arbre là pour les protéger. Comme c'est charmant, ça. On les entend ? Oui. Tu crois que je suis un peu folle ? Un petit peu.

B.J. : Pas du tout, non.

M.D. : Tu es sûr ?

B.J. : Ah oui, tout à fait ! Ça alors ! J'en mettrai ma main au feu. Carrément.

M.D. : Oui. C'est très gentil, ça.

B.J. : Non, c'est la vérité.

M.D. : Non parce que j'ai été traitée souvent...

B.J. : De folle ?

M.D. : Oui.

B.J. : Oh oui, mais ça, ça n'informe que sur ceux qui profèrent.

M.D. : Ça fait souffrir aussi.

B.J. : Oui, mais tu sais... Non, il y a une folie d'écrire qui t'habite, qui t'habite furieusement mais c'est pas pour ça que tu es folle, au contraire.

...

B.J. : Ce que je te demandais quand tu disais qu'écrire c'était un rapport à l'inconnu, je te demandais si l'inconnu c'était comme un...

M.D. : C'est l'écriture.

B.J. : Non, si c'était comme quelqu'un, que tu l'entendais comme quelqu'un d'autre qui serait en soi et qui serait l'inconnu ou bien si c'est l'inconnu en général, l'inconnu métaphysique.

M.D. : Non, c'est pas ça. C'est un endroit de moi que je ne connais pas. C'est même pas une réflexion, c'est une sorte de faculté que j'ai d'écrire à côté de ma personne, parallèlement, mais sans jugement. Tu comprends ?

B.J. : C'est parfaitement énoncé.

M.D. : ...Benoît, il y a longtemps qu'on se connaît maintenant.

B.J. : Il y a vingt ans, Marguerite. Ça fait une paie. Bon alors on va couper, ça va devenir très personnel. ■